

Buruxkak N° 15



La chapelle Sainte Madeleine d'Otsanz

Légendes, traditions, déshérence et
résurrection

Le territoire d'Otsauntz



Vue aérienne d'Otsanz

Le territoire d'Otsauntz

Note de la cure de Souraïde

L'appellation « Territoire d'Otsanz (ou Otsauntz) » en vigueur jusqu'à la Révolution, semble très ancienne et antérieure à la délimitation des communes ou paroisses. Ce territoire s'étend sur de vastes terrains des trois communes d'Ustaritz, Saint-Pée et Souraïde ; il comptait jusqu'à encore récemment 8 à 9 maisons : Otsolarrea, Otsansgaraya, Otsansbéhera en partie à Ustaritz, Otsans bidachunea, Chabateneko borda, Barberaeneko borda, Legunen borda, Teilaria, à Saint-Pée. Pas de maison à Souraïde.

Sainte Madeleine

Les évangiles parlent de trois Marie ; la pécheresse qui lava les pieds de Jésus ; Marie de Magdala, qui suivit le Christ le long de sa vie publique et à laquelle celui-ci apparut après sa résurrection, Marie de Béthanie, sœur de Marthe et de Lazare, qui selon la légende aurait accosté avec eux aux Saintes-Maries-de-la-Mer. L'Église voit en ces trois Marie une seule et même personne.

Le tableau du retable de Saint-Pée

Le panneau de l'église de Saint-Pée représentant sainte Madeleine qui viendrait de la chapelle d'Otsanz et qui a été caché pendant 20 ans, au moment de la Révolution, dans la maison Arretxea, aujourd'hui transformée en collège, intrigue par la présence d'un crâne qui est le signe constant de la vie des ermites dans la méditation. Or, la première moitié du XII^e siècle connut un engouement pour la vie érémitique, qui est le trait le plus caractéristique de la dévotion à Sainte Madeleine. Selon la tradition de l'époque, reprise dans des écrits au XIV^e siècle, la sainte serait venue faire retraite pendant 30 ans, au désert, dans une grotte près de Marseille à la Sainte-Baume.



Sainte-Madeleine d'Amotz

Dans le Labourd, une autre chapelle est dédiée à Sainte Madeleine, c'est la chapelle d'Amotz à Saint-Pée. Son origine est indéterminée mais elle est mentionnée dans les archives de Saint-Pée en 1701. (Jean Fourcade, Gure Herria 1969).

René Clément

René Clément était un cinéaste de renom, originaire de Bordeaux, qui a voulu finir ses jours dans le Sud-Ouest. De 1945 à 1975, il a réalisé 18 films dont beaucoup se souviennent, tels que « La bataille du rail », « Jeux interdits », « Plein soleil », « Paris brûle-t-il ? », ou encore « Le passager de la pluie ». Les Clément s'installent en 1993, dans une propriété de 31 hectares sur Saint-Pée, Ustaritz et Souraïde, dans laquelle existe un petit terrain enclavé sur lequel gisent les ruines de la chapelle d'Otsanz. René Clément est ému de voir la détresse de ces vieilles pierres et pense, avec son épouse, acquérir un jour le terrain, propriété de la commune d'Ustaritz, et de reconstruire la chapelle. Il décédera en 1996 avant d'avoir pu mener à bien ce projet. Son épouse décide, en sa mémoire, d'utiliser l'argent des activités cinématographiques de son mari pour créer une « Fondation René Clément » et financer la résurrection de Sainte Madeleine d'Otsanz.



René Clément



Otsanz à l'abandon

Elle fait appel à des amis et connaissances pour effectuer des recherches historiques. Au fur et à mesure que ceux-ci lui communiquent des éléments, elle les range dans un grand classeur jaune. Elle nous a confié ce précieux dossier, dont nous avons tiré le contenu de ce numéro. Dans la tradition des Buruxkak, mot qui signifie « ce que l'on glane » après la moisson, nous avons simplement repris les contributions des auteurs sur les origines de la chapelle sans y ajouter d'opinion, laissant à chacun le soin de se faire la sienne.

Le premier temple chrétien du Labourd ?



Bulletin de la société des Sciences, Lettres et Arts de Pau, année 1841 : contribution de l'Abbé Duvoisin, professeur de rhétorique au séminaire de Laressore.

« À l'extrémité sud-ouest de la commune d'Ustaritz, presque sur les limites des communes de Saint-Pée et de Souraïde, se trouve une chapelle qui tombe en ruines, et dont l'architecture n'est remarquable que par son extrême simplicité. La longueur est de dix-huit mètres et la largeur de sept. La chapelle, formée de deux murs parallèles, dont la hauteur n'est actuellement que de trois mètres soixante-dix centimètres, est terminée par un hémicycle, dont la courbure commence à treize mètres de l'entrée. Le terrain est plus élevé de trente ou trente-cinq centimètres dans l'hémicycle que dans les autres parties de la chapelle. L'autel est adossé au mur ; l'appareil est de vingt à vingt-cinq centimètres de haut, sur trente ou trente-cinq de large. On voit dans la nef, environ deux mètres au dessus du sol, deux fenêtres cintrées qui ont près d'un mètre de haut et qui sont en talus des deux côtés. Le portail n'existe plus. Le mur du fond a été entièrement renversé, et on n'en aperçoit plus les fondements. Les murailles ont été construites avec des pierres extraites des landes même, au milieu desquelles la chapelle fut élevée. On y remarque cependant quelques rares moellons provenant des carrières de Sainte-Barbe ; les pierres des fenêtres ont du être tirées de Bidache, et le placement m'en a semblé d'une époque de beaucoup postérieure à l'érection de l'édifice. La partie du mur qui forme l'hémicycle date aussi d'une époque moins reculée. La vétusté sans doute, ou peut-être les ravages d'un incendie auront nécessité cette reconstruction. Un porche

qui a jadis existé paraît avoir eu six ou sept mètres de longueur. Durant certains jours privilégiés, un peuple immense affluait vers ce lieu de dévotion, et la foule ne pouvant pénétrer toute entière dans l'enceinte intérieure, s'arrêtait en partie sous le porche. Tout près s'étendait un vaste cimetière, abandonné depuis de longues années, et dont de pieux paysans indiquent traditionnellement l'emplacement.

À cette chapelle, si peu intéressante sous le rapport architectural, se rattachent néanmoins les plus touchants souvenirs. Une tradition constante, et répandue dans tout le pays, porte que ce fut le premier temple élevé dans le Labourd en l'honneur du vrai Dieu. Quoique aucun monument historique n'en atteste la haute antiquité, la tradition, le style d'architecture, les circonstances locales, tout se réunit pour le démontrer.



Il est généralement reconnu que longtemps avant que Saint-Léon eût reçu cette mission, avec ses deux frères, Gervais et Philippe, d'aller convertir les Labourdains et les Navarrais, le christianisme avait fleuri parmi les populations basques plusieurs siècles avant sa venue ; nous trouvons parmi eux un évêque du nom d'Ïcassius, et un autre du nom de Sulpicius. Mais les incursions des barbares, et la guerre acharnée qu'ils faisaient aux disciples du Christ, eurent bientôt presque anéanti dans ce pays la foi chrétienne. Durant cette funeste période de temps, dit la tradition, les chrétiens furent obligés de se cacher pour se livrer aux pratiques de leur religion. Les saints mystères n'étaient célébrés qu'en secret, et rarement les morts allaient reposer dans une terre sainte accompagnée des prières du prêtre et des fidèles. Alors, la chapelle de Sainte-Madeleine était bien connue de ceux dont la foi avait triomphé de la fureur des persécutions. Située dans un bas fonds, au milieu de bois d'une immense étendue, où ceux là pouvaient seuls se reconnaître et se guider qui avaient longtemps parcouru ces lieux, elle se dérobaux investigations des ennemis du christianisme. Ceux-ci

n'osaient s'aventurer dans des forêts inconnues, qui pouvaient facilement leur devenir aussi fatales que le furent aux légions romaines les forêts de Germanie. Mais les chrétiens, fuyant les regards de leurs persécuteurs, venaient y prier ensemble, s'y consoler de leurs maux, confier autant qu'ils le pouvaient, à un sol béni, les corps de leurs parents et de leurs amis défunts.



Voilà ce que rapporte une tradition que certainement les passions n'ont point enfantée, et que paraît justifier la position même des lieux. Comment en effet expliquer autrement l'origine de cette chapelle ? Pourquoi l'avoir bâtie sur un terrain aussi bas, au milieu d'une forêt presque impénétrable, de manière à la rendre pour ainsi dire inaccessible même à la piété des fidèles, si ce n'est pour qu'elle fût à l'abri de la rage des barbares ? Aujourd'hui encore, que cette contrée est en grande partie déboisée difficilement, peut-on y aboutir sans un guide sûr, qui puisse vous conduire sans vous égarer à travers le dédale de sentiers qui se croisent dans tous les sens sur votre passage ?

Quoiqu'il en soit, on ne peut douter au moins que la construction de cette chapelle ne soit antérieure à celle de la plupart des églises du Labourd. En effet, cette chapelle se trouve dans un endroit désert,

isolée des habitations humaines. Il n'existe dans ses alentours que sept maisons, dont les noms mêmes indiquent des lieux sauvages, repaires de bêtes fauves : ici, c'est la lande du loup (Oxolarré) ; là, la basse nichée (Otxantsberé) ; plus loin, la haute nichée du loup (Oxantsgaray), etc. Nulle part, du reste, une petite ruine, pas le moindre vestige d'ancien édifice, pas une seule trace de culture qui fasse penser que la main de l'homme a passé là ; mais partout des buissons, des bruyères, des bois et le désert. Or en ce lieu, si peu accessible aux créatures humaines, s'étend un vaste cimetière que la charrue a défriché depuis quelques trente ou quarante ans. Des tombes existent jusqu'à l'intérieur de la chapelle. Naguère l'un des propriétaires de ces décombres, en creusant la terre en dehors du porche, exhuma d'anciens ossements humains. Son frère, autre propriétaire découvrit dans la nef une tombe toute revêtue de briques au dedans. Lorsque je visitai ces ruines, on m'indiqua près de l'hémicycle un lieu où, d'après la tradition, un évêque fut jadis enterré.



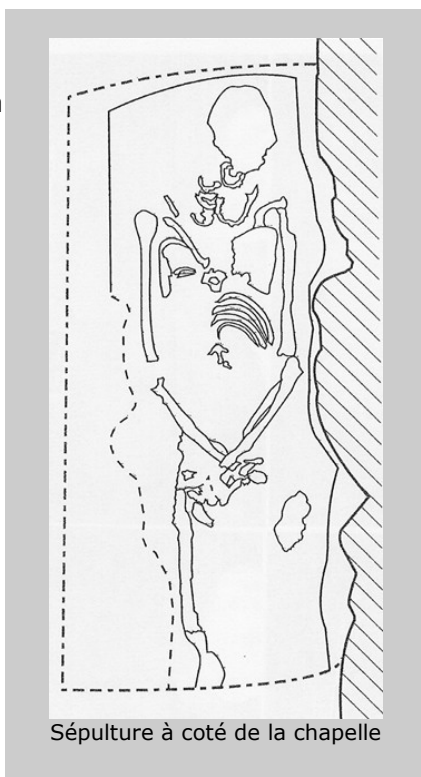
Un des propriétaires y avait en vain exécuté des fouilles pour retrouver ses restes. Je fis creuser la terre au lieu indiqué par des ouvriers dont ce propriétaire faisait partie, et nous découvrîmes, à une assez grande profondeur, un crâne d'un fort gros volume, et d'autres ossements humains qui avaient dû appartenir à un homme d'une très haute stature. L'existence de ce cimetière ne prouve-t-elle évidemment qu'il ne s'élevait dans tous les environs aucun temple chrétien ? Car s'il y en avait eu, ne se serait-il pas trouvé bien proche un champ consacré pour recevoir les corps des défunts ? Et si ce champ béni avait existé, aurait on cherché un lieu aussi isolé et aussi éloigné des habitations que celui dont nous parlons pour aller y déposer les morts ? Donc la construction de la chapelle Sainte-Madeleine a précédé celle des églises que l'on voit aujourd'hui dans les contrées circonvoisines. Et ici encore, la tradition est en parfaite harmonie avec la raison. Autrefois, rapporte-t-elle, les habitants du Labourd, même ceux qui étaient échelonnés le long des côtes de la mer et aux pieds des Pyrénées, venaient en ce lieu remplir leurs derniers devoirs envers ceux d'entre eux qui cessaient d'exister ; et depuis ces temps reculés on s'est transmis, de génération en génération, les noms des diverses maisons d'Itsassou, de Subernoia, de Saint-Jean-de-Luz, etc., dont les antiques possesseurs trouvèrent leur dernier asile au milieu des forêts d'Ustaritz et de Saint-Pée, dans le cimetière de Marie-Madeleine.



Un autre pieux souvenir se rattache à ce monument élevé par la foi naissante de nos pères. Lorsque Saint-Léon pénétra dans le Labourd pour y rétablir les croyances chrétiennes éteintes, comme s'exprime la légende, il se reposa, dit-on, dans le bois de Haize, et ayant sans doute appris qu'il restait dans le Labourd un temple consacré au vrai Dieu, il se rendit, assure-t-on dans le lieu qu'on lui avait indiqué. Ainsi la chapelle eut l'honneur de recevoir la première, dans son enceinte, l'apôtre des Basques. Ce premier temple chrétien de notre province a subsisté jusqu'à l'époque, à jamais déplorable pour les arts, de la révolution de 89. Il avait toujours continué d'être l'objet de la vénération des fidèles... Mais lorsque la maison de Dieu fut devenue la maison de l'homme, un aveugle vandalisme porta sa main impie sur ces vieux murs élevés par la religion.

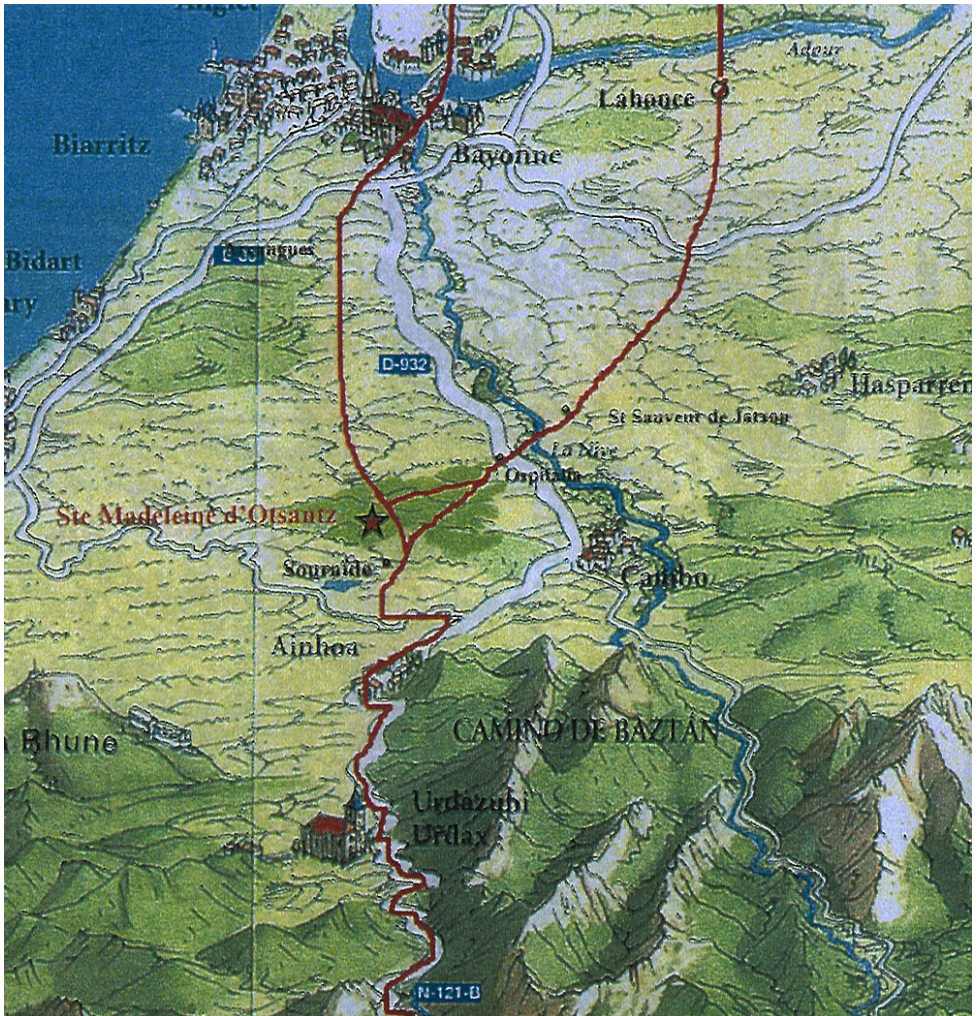
Les belles pierres taillées furent arrachées enlevées et transportées au loin pour des constructions humaines ; celles mêmes qui recouvraient les tombeaux ne furent pas respectées. Quelques unes surtout me paraissent infiniment regrettables ; sur elles avaient été gravées des inscriptions qui auraient pu jeter quelque lumière sur l'histoire de ce temple. Plusieurs dit-on sont devenues la possession d'un de ces hommes pour qui les nobles, les touchants souvenirs ne sont rien, dont l'intelligence et le cœur sont incessamment courbés vers les intérêts matériels. Il n'y a pas longtemps encore, que ce même homme offrait la somme de dix francs à un paysan devenu, avec son frère, acquéreur de la chapelle, afin d'obtenir la liberté d'enlever une magnifique table d'autel qui avait été jusqu'alors épargnée. « Non, dit le vertueux paysan, vous m'en offririez cinquante francs, que je ne vous permettrais pas d'y toucher. Si cet édifice m'eut appartenu lorsque furent enlevées les pierres qui ont disparu d'ici, pas une d'elles n'y manquerait aujourd'hui ».

« Monsieur, me disait il, lorsque je visitai ces ruines, qu'il me serait doux de voir se relever cette chapelle ; mais c'est au dessus de mes forces, je ne saurais la rétablir tout seul ».



Sépulture à côté de la chapelle

Un prieuré fondé avant le douzième siècle par un ermite ou des bénédictins et utilisé ensuite comme refuge pour les pèlerins de Saint Jacques de Compostelle ?



Extraits de l'article de Jean Fourcade dans Gure Herria de 1969

Otsanz devrait sa fondation soit à un ermite, soit à des Bénédictins, qui dès le haut Moyen-Age aimaient à se consacrer au défrichement des terres boisées ou incultes...

Lors de la grande dévotion à Saint-Jacques, à la fin du XIe et au XIIe siècles, les prieurés déjà en place s'adjoignirent une hôtellerie et un hôpital...

L'architecture d'Otsanzbeheria ne ressemble absolument pas à celle des fermes du pays et la disposition et les dimensions de l'intérieur permettent d'imaginer sa première utilisation : d'une part, le logement du prieur, de ses religieux ou laïcs et d'autre part, l'accueil des voyageurs dans la grand salle, aujourd'hui une étable.

Selon la tradition encore bien vivante à Saint-Pée, il est dans l'église paroissiale, un souvenir de la chapelle d'Otxanz, qui à nos yeux revêt le plus vif intérêt : c'est un panneau, une sculpture sur bois polychrome, où Sainte Madeleine est représentée dans un mouvement de genuflexion en face d'une croix. Un vase de parfum est près d'elle ; au centre de cette figuration, l'artiste a mis en évidence un crâne, ce signe constant de la vie des ermites dans la méditation.

Or la première moitié du XIIe siècle connut un engouement pour la vie érémitique, qui est le trait le plus caractéristique de la dévotion à sainte Madeleine...

L'artiste auteur du panneau du XVIIIe siècle, s'est-il inspiré d'une tradition lorsqu'il a mis un crâne au centre de son œuvre ? À ce propos, il est curieux de remarquer qu'aux pieds de la Magdalena de l'église de Fontarabie, l'artiste a fait aussi figurer un crâne.

Sainte Madeleine était chère aux pèlerins et nous devons à l'abbé V. Saxer la justification la plus explicite : parce qu'à Béthanie, elle avait reçu Jésus sous son toit, elle fut vénérée par les pèlerins.

Comme pour le prieuré hôpital de Zubernoia, l'activité d'Otsanz se déploie au XIIe siècle, au moins jusqu'au XVe ou XVIe siècle, puis elle décline et finit comme annexe du prieuré-cure de Souraïde.

Un établissement des moines Prémontrés ?

Roland Moreau dans « L'histoire de l'âme basque » indique que l'ordre des Prémontrés a été fondé en 1119 par Saint Norbert. Les chanoines réguliers de Prémontré sont venus de la Case-Dieu en Gascogne en 1135, pour fonder les abbayes de Lahonce et d'Urdax au diocèse de Bayonne et tout près du pays de Mixe, celles d'Arthous au diocèse de Dax vers 1168.



Ils essayèrent à leur tour de là, pour établir sur les routes du pèlerinage des prieurés comme ceux de Subernoia, de Sainte Madeleine d'Otsanz, de Gorostogaray en Labourd...

Eugène Goyeneche dans un numéro de Gure Herria de 1924 indique aussi qu'à la jonction des communes d'Ustaritz, de Saint Pée et de Souraïde, dans le quartier d'Otsolarrea subsiste les ruines de la Madeleine d'Otsanz, ancien prieuré de Prémontrés uni à celui de Gorostogaray ou Souraïde et qui se trouvait sur la route de pèlerinage entre Lahonce et Urdax, tous deux également aux Prémontrés.

Le seul indice en faveur des Prémontrés est dans le fait qu'ils aient mis sous le vocable de Sainte Marie Madeleine leur prieuré de la Madeleine d'Espoure ainsi que la chapelle d'Orisson.

L'abbé Haristoy, pour sa part, indique que le prieuré fut construit sur des ruines romaines mais sans apporter davantage de précisions.

Un projet pour les Trappistes ?

Le numéro de Gure Herria de septembre 1923, rapporte qu'en 1846, les trappistes de l'abbaye de la Melleray envisagent un moment d'y installer une communauté. Le père Dominique Sarrote, né à Uhart-Cize, et nommé Prieur en 1845 du monastère, s'engage avec ardeur dans le projet de la fondation d'une Trappe au Pays Basque « Afin d'y recueillir les pauvres âmes que Dieu veut retirer du monde et attirer à la solitude ». Un adjoint de la commune de Saint-Pée lui parle de la Madeleine d'Otsanz et des fermes qui l'entourent. Le projet est poussé assez loin, mais les Trappistes chargés de l'étude sont rebutés par l'état des lieux et la spéculation des propriétaires fonciers de l'époque.

Quelques jalons historiques

1249, date du plus ancien document écrit sur ces lieux et qui se trouve aux archives de Navarre à Pampelune. Il établit qu'existait là, un « Hôpital de Paradis » assuré par deux petites communautés.

1661, les archives de la commune d'Ustaritz mentionnent l'existence de fonds baptismaux

1691, Jean Darnague, curé de Souraïde, prieur d'Otsanz, trouve « La chapelle Sainte-Madeleine par terre, une métairie brûlée, l'autre en ruine, la moitié d'icelle maison aussi par terre. Les landes sans culture, étaient devenues des landes couvertes de ronces. Ce prieur a relevé la chapelle, mis en valeur les métairies et clos, les terres ont été bonifiées et chaulées ».

Aout 1730, procession pour demander la pluie.

26 juin 1733, procession pour demander le beau temps.

1756, un certain de Haraneder est prieur de Souraïde et d'Otsanz.

Le 18 juillet 1792, lors de la vente des biens d'église, « Il fut adjugé au Sieur Jean Larre, marchand d'Ustaritz, les fonds en pleine propriété et jouissance de la maison d'Ossangaray avec la chapelle et dépendances.. Une autre méytairie appelée Otsansbehère... Le tout situé dans les municipalités de Saint-Pée et d'Ustaritz ». Extrait de la séance du Conseil de préfecture du 28 avril 1824 à Pau.

La chapelle est vendue puis démolie en 1793

En 1853, à l'occasion d'un procès : «... des vieillards témoignent que le chemin d'Oxanzbidachumia existait dans un temps reculé pour servir seulement de passe à une procession que les habitants de la commune faisaient annuellement le jour de la Madeleine... ». Archives de Saint-Pée.

L'abbé Menta, curé de Saint Pée de 1891 a 1906, a relevé parmi les biens de l'église vendus en 1792, la prébende d'Otsanzbehere du ci-devant prieur de Souraïde.

En 1968, la paroisse de Souraïde fait encore une procession à la chapelle, après avoir convié les paroissiens de Saint-Pée du quartier Hergaray.

La résurrection

C'est en 2000 que les premiers contacts sont pris avec la commune d'Ustaritz, propriétaire du petit terrain enclavé dans le domaine de Chabaten, et sur lequel se trouvaient les ruines de la chapelle.

La mairie accepte favorablement la proposition de rachat du terrain. Les contacts sont pris avec la DRAC de Bordeaux. Celle-ci n'a pas de juridiction sur la chapelle car les ruines ne sont pas assez importantes pour être classées, mais peut bloquer les travaux tant que des explorations d'un sous-sol considéré comme prometteur n'ont pas été faites. Une fois ces recherches faites, la DRAC pourra inscrire ces travaux dans ses projets futurs, ce qui implique une longue attente, soit autorisera les propriétaires à faire eux mêmes la restauration, à condition qu'ils prennent en charge son coût. Cette deuxième solution est retenue.

En 2003, après deux années d'attente, la DRAC trouve un archéologue, Madame Mendiboure d'Anglet qui est d'accord pour faire ce travail tout de suite dans le cadre de sa maîtrise, pendant ses vacances de Pâques. Elle demande si le site d'intervention



est propre. Il reste dix jours pour couper et élaguer les arbres qui poussent parmi les ruines, enlever le lierre qui couvre les pierres qui sont encore debout, et désherber le tout.

Aidée par des étudiants en archéologie de l'université de Pau, le travail de l'archéologue est fait, et en septembre, son rapport est livré à la DRAC qui autorise le commencement des travaux.

En 2004, l'architecte Pierre Gouanere est choisi ; préparation des plans, dépôt du permis de construire et choix des entreprises.

Le but recherché est de reconstruire la chapelle autant que possible comme elle avait été conçue par les premiers moines.



Cette pierre insérée dans la construction contient les informations sur l'historique de la chapelle, ainsi que les noms de ceux qui ont contribué à sa résurrection.

En octobre 2005, les préparations sur le terrain commencent. Presque tous les murs existants sont déposés parce qu'instables. Les pierres sont gardées pour la reconstruction. Il en manque la moitié, vendues ou volées après la Révolution. Heureusement toutes les anciennes fondations sont encore en place. On connaît donc la largeur et la longueur de la chapelle originale.

En 2006, comme la DRAC, toujours responsable du sous-sol, ne souhaite pas voir le terrain bouleversé par des excavations, car plusieurs squelettes ont été retrouvés pendant les fouilles, près des fondations originales ; de nouvelles fondations sont posées, utilisant le système de micro-pieux. Il s'avère impossible de trouver une carrière exploitant l'équivalent des pierres anciennes (sorte de flysch appelé poudingue). C'est une pierre qui affleure, surtout sur la Rhune, réserve protégée, et que les moines ont dû déterrer sur place. C'est donc la

taillerie de Bidache qui fournit les pièces nécessaires. En fait, ce ne sont pas des pierres de la carrière de Bidache, mais celles d'une carrière située au Portugal, où l'on trouve une pierre similaire formée par les mêmes conditions géologiques. Ces pierres sont retaillées une à une puis replacées par le chef de chantier Laurent Brunet de Bidache et ses assistants. Il s'est avéré très difficile de trouver des maçons sachant ou voulant travailler autre chose que du parpaing. Les maçons expérimentés agréés par les Monuments Historiques coûtent très cher. Les aides de Monsieur Brunet ont souvent changé, avec parmi eux, deux femmes qui étaient loin d'être les moins enthousiastes.





Mr Renaudin conseiller de Mme Clément pendant la construction.

La charpente est l'œuvre de Monsieur Hiribarren d'Ixassou. Elle est toute en chêne, posée sans traitement. Le bois brut serait venu du centre de la France, envoyé en Espagne pour être dégrossi, puis retourné dans l'atelier de Monsieur Hiribarren pour les finitions.

Une des questions que se posait l'architecte au départ du projet était : quelle couverture pour le toit ? Des tuiles, des lauzes ? Il a même été question de carrés de bois. L'archéologue questionnée, a été rassurante, disant qu'elle était sûre de trouver des morceaux de la matière utilisée en faisant ses sondages. Or, elle n'a rien trouvé, ni tuiles cassées, ni morceaux de lauze, ni même de clous rouillés qui auraient attesté d'une couverture en bois. Sa conclusion fut que le toit était probablement fait de tuiles démantelées et vendues au moment de la Révolution française. Quelques temps plus tard, la plus proche voisine raconte que dans le petit bois qui se trouve à trois cents mètres de la chapelle, existent les



vestiges d'un ancien four à chaux. De là à comprendre que les moines bâtisseurs y avaient fabriqué leurs propres tuiles...



Les deux portes en chêne sont l'œuvre d'un ébéniste des Landes, Monsieur Geric Carn, qui est un Compagnon du Tour de France. Il semblait juste que les Compagnons qui ont tant contribué autrefois à la construction des édifices religieux, soient représentés lors de la sauvegarde de cette ancienne chapelle.



La croix, également en chêne, est l'œuvre et le don de l'ébéniste, Monsieur Norbert Lanteri du Var. C'est un acte d'amitié posthume envers René Clément.

La coquille Saint-Jacques qui figure au dessus de la porte principale a été réalisée par Monsieur Danny Rouve, sculpteur à Bayonne.

Au moment des fouilles archéologiques, trois niveaux de sol avaient été trouvés : le plus vieux était en terre battue et les deux autres en dallage. La règle habituelle d'adopter la solution la plus ancienne n'a pas été retenue et le sol a été dallé.

Des lignes et prises électriques invisibles ont été incorporées dans la structure de la chapelle. Elle peut donc être éclairée et chauffée.

Les portes ne comportent pas de serrure. Ce point a été l'objet de discussions véhémentes entre Madame René Clément et ses conseillers, car elle a toujours soutenu que la maison de Dieu doit être ouverte à tous, et ses conseillers craignaient que des visiteurs indésirables ne dégradent les lieux. Il a finalement été décidé de remettre la décision à plus tard.

Jusqu'à présent la seule source « d'ennuis » qu'apportent les visiteurs se trouve être des fleurs (hélas souvent artificielles) laissées dans des récipients disparates (même une vieille théière), des statues, croix et images pieuses. Ce n'est pas forcément esthétique, mais c'est touchant et en tous cas rassurant.

La niche dans le mur du fond a été conçue pour y installer la statue en bois d'un templier du XVI^e siècle qui appartenait à René Clément. Comme les templiers protégeaient les pèlerins, et comme cette statue achetée chez un antiquaire parisien, a dû quand même être pillée à un moment donné dans un édifice religieux, il est juste qu'elle retrouve sa vraie place. Cependant, afin de ne pas tenter le diable, la statue ne rejoint la niche qu'au moment des célébrations religieuses.

Le seul autre « meuble » que contient la chapelle est la table d'autel. Cette table monolithe qui daterait du XIII^e siècle, pèse 1,3 tonne. Elle semble avoir toujours été sur place. Il a fallu une grue pour la déplacer pendant les travaux et pour la remettre à l'intérieur avant de couvrir le toit. Cette table de pierre porte en son milieu, près d'un côté, un creux de 0,47 mètres x 0,42 x 0,005, prouvant que la pierre d'autel a été consacrée.

Les travaux sont achevés en 2008.



Mur construit avec les pierres récupérées.

Nouvelle consécration

Le 22 juillet 2010, jour de la Sainte-Madeleine, la chapelle est consacrée par Monseigneur Aillet, évêque de Bayonne, après que la pierre contenant des reliques ait été scellée sur l'autel. Les paroissiens des trois communes sont là, douze prêtres sont autour de l'évêque. La messe accompagnée par le chœur Lapurtarrak d'Ustaritz se termine par un gospel chanté en anglais et en basque pour rendre hommage à Madame Clément irlandaise de naissance.

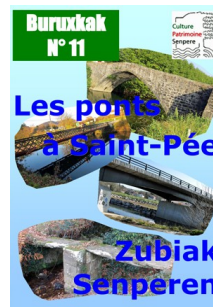
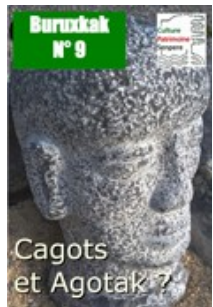
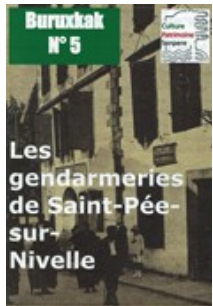
Depuis ce jour, le 22 juillet de chaque année, le curé d'Ustaritz célèbre une messe dans la chapelle, à laquelle assistent des paroissiens des trois communes. Un pot convivial réunit ensuite tous les participants dont certains prolongent la soirée avec un pique-nique partagé.

La chapelle revit ainsi un moment sa tradition millénaire de piété et d'humanité avant de retourner à sa solitude bercée par le chant des oiseaux et le murmure du vent dans les futaies.



Monseigneur Aillet ,évêque de Bayonne, et Madame Johanna Clément.





Pour nous écrire :
j.sauvaire@orange.fr

pour retrouver les précédents
BURUXKAK notre site Internet :
<http://cultureetpatrimoinesenpere.fr/>

Reketenia – Ibaron – 64310
Saint-Pée-sur-Nivelle